

Du Grand Lac Clair au

CAWACHICAMIC

PAR HARRY BERNARD

Si parfois l'on entend dire qu'un orignal ou un ours se tue avec une carabine 22, il est rare qu'on en soit témoin. Ceux qui poursuivent le gros gibier ne prennent pas le bois avec une arme d'aussi faible calibre. Ils lui préfèrent, avec raison, une *Savage 303* ou une *Mausser 7 mm.*, par mi tant d'autres, plus efficaces à distance et plus susceptibles d'abattre un animal, sans danger pour le chasseur.

Il faut de l'audace et des nerfs, même de l'effronterie, pour tuer froidement un ours de 300 livres et plus, non pas avec une 22 à répétition, rapide comme l'oeil, mais à l'aide d'un modèle élémentaire à une balle, avec canon coupé à quinze pouces, pour qu'il se loge mieux dans un havresac. Qu'on le croie ou non, ce fut là l'exploit de mon compagnon Pierre Scott, dans un portage conduisant au grand lac Clair, en août dernier.

Car il était dans les cartes que nous reverrions le lac Clair, cette fois du nord au sud, jusqu'au poste de gardes forestiers à son extrémité, dans la baie oblongue appelée lac Traverse. Le troisième membre de notre équipe, qui remplaçait Laurent Leclerc, était cette année un pharmacien de Montréal, Gaston Campeau, qui ajoute à sa science des sels, des stupéfiants et des poisons, une connaissance au moins égale de la vie en forêt.

Campés que nous étions à l'entrée du portage, Scott décida un matin de s'aller promener jusqu'au lac Clair, chargé d'un sac de provisions, pendant que les autres vérifieraient ou non l'assertion qu'il nage de la truite grise dans le lac Muskeg, second et plus vaste du nom, qui luisait de soleil à nos pieds. Il reviendrait nous aider avec le reste du bagage, dans quelques heures. Nous en étions au troisième jour de nos pérégrinations, et les sacs n'avaient guère dégonflé.

Scott raconta plus tard son aventure. Il portait sur les épaules quelque 70 livres, collier de cuir au front, et en bandoulière la carabine amputée qui avait l'air infirme, contenant une balle longue

et n'en pouvant tenir davantage. Comme il arrivait au terme de son trajet, il aperçut soudain devant lui, à cinquante pieds, un ours qui furetait ça et là, cherchant à manger, et qui ne l'avait ni vu ni entendu, le vent soufflant dans la direction de l'homme. Pierre ne réfléchit pas longtemps. Il se libéra de son fardeau, mit l'animal en joue et lui logea une balle en plein crâne, qui parut le paralyser en partie. L'ours n'avança pas d'un pied, mais il ne cessait de tâter l'air devant lui, pour ainsi parler, de sa patte droite, large de cinq pouces au moins. Pierre lui tira deux autres balles, sans résultat appréciable, et la brute ne tomba qu'à la quatrième, qui l'atteignit elle aussi au front, comme la première.

La bête pesait dans les 350 livres. C'était un énorme mâle et vieux, à juger par ses incisives usées, arrondies au sommet de la couronne. Étendue sur le sol, elle mesurait six pieds de long, du museau aux griffes des pattes de derrière. Elle avait la gueule remplie de ces baies charnues et rouges, assez semblables à des brugnonns, que produit cette plante appelée, on ne sait par quelle singulière fantaisie, sceau-de-Salomon.



Pierre Scott, tenant d'une main la tête de son ours, de l'autre la carabine amputée — canon coupé à quinze pouces — qui abattit la bête.

Notre itinéraire était long, trop long même, comme nous finîmes par nous en rendre compte. C'est au point qu'en deux semaines, travaillant sans arrêt, dimanches et jours de semaine, nous ne trouvâmes pas le temps de consacrer cinq heures de suite à la pêche, dans un pays où le poisson abonde et insiste pour se faire capturer. Sans doute traînions-nous une cuiller à l'arrière du canot, pour ajouter du poisson frais à notre menu de conserves, de riz et de macaroni, mais nous ne pûmes disposer d'une matinée pour tremper du fil dans l'eau en complète tranquillité d'esprit. Nous fûmes retardés ça et là par la pluie et le vent, des sables mouvants, des portages mal entretenus et longs, plus difficiles que prévu, et sur la fin par une traverse dans un territoire à peu près vierge, sans un sentier d'homme, faisant péniblement notre chemin à la hache, demandant notre direction à la boussole.

Cette année encore, nous voyageons dans un canot d'aluminium. C'est le canot par excellence dans un pays rude, où se rencontrent les difficultés de terrain les plus inattendues. D'abord, il n'est pas lourd. Capable de porter trois hommes et leur équipement, le nôtre ne pesait que 72 livres, mesurant 16 pieds par 3' de largeur, 13" de profondeur. Soit le poids d'un canot de toile ou à peu près, avec cette différence que celui d'aluminium n'acquiert pas de pesanteur avec l'âge ou l'usure. Il ne s'y infiltre pas de sable, il n'absorbe pas d'eau, par la pluie ou autrement. Sec ou mouillé, il s'en tient à ce qu'il est. D'aucuns prétendent qu'un canot d'aluminium devient brûlant au soleil et qu'on n'y peut toucher alors. C'est là fantaisie pure et le contraire paraît plus près de la vérité. A sec et retourné sur une grève, abandonné au soleil pendant des heures, il chauffe nécessairement, mais pas plus qu'un autre d'écorce, de toile ou de plaqué, pas plus qu'une Verchères de bois. A l'eau, le métal dont elle se compose étant conduc-

teur comme l'on sait, l'embarcation est absolument confortable, dans toutes ses parties.

Comme noté antérieurement, le canot d'aluminium a aussi cet avantage de passer à travers ou par dessus les obstacles, sans risque de se détériorer gravement. Un canot de toile aurait été en pièces, littéralement, après nos aventures de l'été. La toile n'y tiendrait plus, ni la peinture. Car nous dûmes traîner l'esquif sur des fonds de sable ou de gravier, alors qu'il pesait, chargé, plus de 700 livres. Nous le poussâmes à travers de la boue infecte et des sables mouvants, des souches griffues, des arbres entiers, renversés dans les criques, qui nous barraient le chemin. En maintes circonstances, il fallut passer par dessus des billots ancrés dans la roche, recouverts de deux pouces d'eau, quand le canot en tirait quatre et davantage. Dans les portages, l'avant ou l'arrière s'accrochait aux broussailles, heurtait les troncs des arbres, les pans de roc, mais rien n'y broncha jamais. Ses multiples égratignures, dont bon nombre profondes d'une ligne, donnent quelque idée des blessures que porterait une coque couverte de toile, après une expérience identique à la sienne (1).

Je ne dirai ni les préparatifs, ni les péripéties qui précédèrent l'arrivée au lac Clair, où nous fûmes peu après la chasse fructueuse de Scott, qui se termina par de solides grillades d'ours, non point juteuses et saignantes, mais cuites au possible, à cause des menaces de la trichine. Le grand lac Clair, comme on dit pour le distinguer de tant d'autres, baptisés du même nom, est l'une des plus belles pièces d'eau des Laurentides. L'eau y est claire comme il se doit, limpide et pâle et presque blonde, voudrait-on dire, et les fonds de sable fin, à maints endroits, permettent de voir les algues et autres végétations aquatiques, à d'incroyables profondeurs. Les bords ne sont nulle part très escarpés, comme il arrive sur les lacs contenus par un barrage, et aucune falaise de roche, tant à droite qu'à gauche, ne produit ces vagues brisées qui deviennent si dangereuses par gros vent. Vers le sud-est, une haute élévation de sable jaune, que domine le camp central du Club des Gueuteurs d'Ours. Au jugé, le lac s'étend sur une longueur de dix mille, plus ou moins, et il en a quatre dans sa plus grande lar-

geur, sa partie nord. Par un temps particulièrement favorable et calme, sans un soupçon de brise, nous pûmes le descendre et remonter dans une même journée.

Notre tente se dressait sur la pointe de sable qui s'allonge en face du Club Drummond, formé récemment par un groupe de sportifs de Drummondville, dont M. Robert Bernard, député du comté à l'Assemblée Législative. Sa construction de bois rond apparaît tout à coup parmi les épinettes, au nord-ouest du lac, à l'entrée de la baie qui conduit au portage du lac Pin-Rouge. Sous l'angle pêche, le lac Clair nous fut encore une fois un désappointement. Piquant vers le sud, nous attrapâmes en partant un brochet de six livres, qui se transforma en filets pour le dîner, mais aucun de nos appâts ne donna par la suite. Pas plus au retour qu'à l'aller.



Le solide canot d'aluminium, voguant sur les eaux calmes du lac Clair. De gauche à droite: Scott, fidèle timonier et le mémorialiste du voyage.

Le lac Clair a pourtant la réputation d'être grouillant de poisson, mais nous crûmes comprendre qu'il n'est pas très affamé. Non seulement la blanchaille y abonde, comme nous pûmes le constater, mais la carpe y est si nombreuse qu'elle forme un véritable pont de dos noirs, quand elle descend frayer dans l'eau plus chaude que froide du lac Traverse, prolongement du grand lac. Nous tenons ce détail de M. Ferland, chef des gardes-feu de la région, et de son épouse, qui nous reçurent fort aimablement et nous fournirent quelques provisions qui nous manquaient déjà, entre autres du pain et du lait en boîte.

Outre le club de pêche et chasse

Drummond, il en est un autre sur le lac, mais au sud, celui des Gueuteurs d'Ours. Ses dépendances s'élèvent sur une falaise sableuse, recouverte d'une légère couche d'humus, d'où l'on a une vue unique sur l'ensemble du lac et le paysage, à travers la futaie. Le camp principal a un rez-de-chaussée et un étage en bois rond, et les constructions attenantes, quartiers des guides, hangars et autres bâtiments, sont également de billots. C'est de cet endroit que partirent en avion les trois médecins de Montréal qui se tuèrent sur le lac Taureau avec leur pilote, il y a un peu plus d'un an. On raconte aujourd'hui, dans les hauts, que les autres membres du club ne voyagent plus par la voie des airs, mais empruntent comme nous les routes de la forêt, la rivière Vermillon et les portages, pour atteindre au domaine sauvage des Gueuteurs d'Ours. Pourquoi ce terme ? Il signifie simplement médecins, d'après l'ouvrage de feu Edmond Grignon, médecin lui-même : *En guettant les Ours*. Autrefois, dans cette partie des Laurentides ouverte à la colonisation par le bon et l'énorme curé Labelle, régions de Saint-Jérôme, Sainte-Agathe et Saint-Donat, on disait d'un médecin qu'il s'en allait guetter les ours, quand il partait avec cheval et voiture pour un accouchement.

L'objet ultime de notre voyage était d'atteindre au lac Cawachicamic, appelé aujourd'hui Sincennes, par décision des arpenteurs et du gouvernement, lac peu fréquenté, rempli de poissons carnassiers, légèrement à l'est et au nord de l'immense lac Mondonac. Par les voies connues, on ne s'y rend que par la rivière Manouane, du nord ou sud, ou en remontant la rivière Vermillon jusqu'à sa source, et ses élargissements qui sont des lacs, pour tomber finalement dans le Mondonac, mer intérieure, ni plus ni moins, où il vente presque sans cesse, donc extrêmement dangereuse. Et ce, après une série de quatre portages en enfilade, pas plus entretenus qu'il ne faut, où passent seulement, au printemps, quelques Indiens Têtes-de-Boule qui vont chasser le rat musqué dans le territoire arrosé par la Vermillon. Ils y braconnent alors dans les limites des clubs Laviolette, Dupuis ou autres, mais ce n'est pas là un détail pour les embarasser outre mesure. Une fois la Vermillon derrière soi, on traverse successivement trois lacs grands comme la main,

deux collines en dos de cheval et une longue savane, pas très humide pendant les mois d'été, contenant peu d'eau, mais pourvue de moustiques et de mouches noires, de guêpes aussi, comme il convient à savane qui porte vraiment son nom, et tient à sa réputation.

Il nous fallut un jour entier pour mettre ce pays rébarbatif derrière nous, et nous étions à la fin si fourbus, harassés, rendus à bout et dégoûtés, que nous n'avions plus le cœur ni le courage de mettre un pied devant l'autre. J'avais passé par là en compagnie du guide Édouard Lemieux, deux ans auparavant, mais je me demande si le terrain n'était pas deux fois plus mauvais, plus encombré, plus mal marchant et éreintant. Mes compagnons même, plus jeunes que moi et de plus d'endurance, et qui portaient généreusement le plus lourd du bagage, n'en pouvaient plus après la dernière étape. Nous marchions sans voir où poser le pied, trébuchant contre les roches, les racines et autres obstacles, les branches tirant sur nos vêtements trempés de transpiration, la pince du canot s'accrochant sans cesse, les courroies des sacs nous coupant les épaules et les guêpes à papier nous piquant joyeusement, en plus des autres et multiples insectes qui constituent le désennui, sinon le principal agrément, de la vie en forêt. Dans les sols marécageux, le pied nous enfonçait jusqu'à la cheville, dans l'eau ou la boue, cependant que le soleil plombait, que la sueur nous dégoulinait au bout du nez, et que nous n'avions pas une main dégagée, à cause des charges à maintenir en équilibre, pour nous essayer le visage ou dissiper un bataillon de maringouins trop entreprenants.

Pour comble de malheur, une fois atteintes les eaux noires de la première pointe du Mondonac, nous crûmes pendant un temps que nous ne trouverions pas un coin de terre convenable, où planter les poteaux de notre tente et allumer un feu de racines sèches, tant les bordages étaient partout abrupts et peu engageants. Puis la pluie se mit à tomber, le tonnerre gronda, un paquet d'eau embarqua dans le canot attaché à une rongure de castor, avant qu'on ait pu en tirer la moitié du bagage. Scott et votre serviteur n'en finissaient plus de déblayer un coin où camper, couper et aiguiser les piquets nécessaires, monter la tente de toile blanche — pas trop blanche — entasser des ra-

meaux de conifères pour le matelas qui recevrait les sacs de couchage, avant que la forêt fût trop lavée d'eau. Pendant ce temps, le nommé Campeau, qui ne ressemblait que de loin au pharmacien à la livrée immaculée, se donnait un mal de chien pour tirer des flammes prometteuses d'écorces et de copeaux humides. Si, à ce moment, nous ne regrettions encore la vie policée des villes, nous n'en étions pas très loin.

Nous nous installâmes enfin, en un vieux, site de campement vingt fois utilisé par des blancs ou des Indiens de passage, sur une sorte de presqu'île élevée. Nous étions loin de l'eau, loin de bois convenable pour le brasier des boustifailles, loin de tout, et deux heures plus tard nous faisons chacun de valeureux efforts pour dormir, mais sans beaucoup de succès. Vu l'humidité apportée par le vent du sud, les nuages bas et la pluie, nous crevions de chaleur dans nos sacs, mais ne pouvions nous découvrir, car les moustiques savaient où nous logions et



Vue des bordages apocalyptiques du grand lac Mondonac, à l'endroit où les voyageurs attendirent la chute du vent pendant cinq heures, avant de pouvoir remettre leur embarcation à l'eau. De gauche à droite: l'auteur du récit et Campeau.

tenaient à nous tenir compagnie. Nous n'avions pas pris la précaution, ce soir-là, de parfumer au DDT l'entrée et les parois de notre logis, trop rendus à bout que nous étions, ne sachant d'ailleurs plus dans quel sac profond reposait le vaporisateur.

Il plut la nuit durant, il pleuvait le lendemain, au moment du lever. Force nous fut donc d'attendre pour continuer une température plus propice. Revêtu d'un ciré de matelot, Campeau prit une couple

de brochets pour tuer le temps, ce qui ajouta une douzaine de livres à la cargaison du canot. Nous partîmes enfin, sales et mouillés, la barbe longue, soutenus par l'espoir d'une maison et d'un poêle à l'autre bout du lac. Mais le vent soufflait de telle sorte sur la partie la plus large et la plus étendue de celui-ci, quand nous y arrivâmes sur l'heure du midi, qu'il nous fallut renoncer à la négociation. Dans la pince arrière du canot, Scott, fidèle timonier, jugea la lame traîtresse et annonça nettement, sans aucun respect humain, qu'il ne se sentait pas sûr de la manoeuvre. On se dirigea donc vers la rive la plus proche de la large baie devant nous, mais il fallut louvoyer prudemment, lentement, pendant près d'une heure, avant d'aborder.

Pour être une manière de port d'escale, où s'offrait la solidité du plancher des vaches, le rivage n'avait ni l'aspect ni les attraits d'un salon de demoiselle. Nous nous trouvions dans ce paysage apocalyptique, connu deux ans plus tôt en compagnie d'Édouard Lemieux et de Paul Cloutier, où des arbres morts forment le plus bel ornement. A cause du relèvement des eaux, amené par le large barrage qui sépare le lac de la rivière Manouane, les essences du littoral s'étaient éteintes peu à peu, avaient séché sur pied, et des branches sans feuilles, vides de sève, sans vie, se dressaient vers le ciel comme des bras de squelettes, d'un gris argent presque blanc, portant comme



PECHEURS

Perches de bambou importé à partir de	\$ 7.50
Perche en fibre de verre, 3 pièces 9 pi. long	\$28.50
Perche en fibre de verre, 2 pièces 9 pi. long	\$22.50
Perche en fibre de verre, saumon, 9 à 11 pi.	\$45.00

Ces perches de verre sont garanties incassables. Réparations de perches de bambou; petits bouts remplacés, fils et vernis de même couleur. Perches à saumon réparées.

BOURLAMAQUE SPORTING GOODS
Reg'd.

27 Bourlamaque

TÉL: 4-0817

Québec

PECHE DU BROCHET, DE LA PERCHE ET DES ECREVISSES EN PLEIN PARIS

des mains crispées. Quelques géants battus par la vague, le froid, les vents, s'étaient effondrés d'une pièce, et leurs racines enchevêtrées, mêlées de sable blanc et de pierres, affichaient un désordre aussi lamentable que peu esthétique. Il fallut, à travers tel fouillis de bois mort, nous frayer un chemin à la hache, nettoyer aussi un carré — pas très carré — où nous installer tant bien que mal avec nos possessions, et durant cinq heures attendre dans cette désolation, sans savoir quoi faire de nos dix doigts, de nos trente doigts, surveillant la surface du lac, coupée de moutons blancs, nous demandant si nous aurions à passer la nuit sur une plage aussi accueillante.

Mais le vent finit par tomber, peu avant le coucher du soleil, et les voyageurs de repartir. Nous savions que deux hommes sont habituellement stationnés au barrage, qui en assurent la garde, surveillent l'étiage et communiquent à leurs supérieurs, chaque matin, l'enregistrement d'instruments météorologiques. Nous trouverions asile chez eux, à la condition de ne pas arriver trop tard. Et à trois, maniant ensemble trois avirons, la traversée du Mondonac prit plus de trois heures. Il faisait un noir d'encre, ou de caverne, quand enfin nous tirâmes le canot sur la berge. A main droite sur la côte, à cinq cents pieds, brillait dans la nuit la lampe de nos amis inconnus, qui nous reçurent comme des amis de toujours.

L'une après l'autre, en deux jours, nous venions de franchir les étapes les plus dures de notre voyage, les plus dures jusque là, mais nous n'étions pas encore au Cawachicamic. Nous n'étions pas au lac Cawachicamic, où folâtraient entre des îles rocheuses, sous le regard inquisiteur de grands ducs et de mouettes aux ailes blanches, des dorés de douze livres et des brochets monstres, gros comme des feuilles de tuyau. Nous n'étions pas au Cawachicamic, lui aussi retenu par une digue, et surtout, l'ayant vu et connu, nous n'avions pas trouvé le chemin du retour vers la civilisation.

Harry BERNARD

(1) Le canot employé en était un fabriqué à Châteaufort, par la "Cie des Canots d'Aluminium Saguenay".

La forêt est un immense domaine où vous êtes roi. Aimez ce domaine, conservez-le aussi jalousement que le petit lopin de terre où vous avez édifié votre maison.

Je vais paraître, aux yeux de certains, comme un "arrivé" de la dernière cowée en relatant ce que j'ai vu vendredi dernier, vers dix-sept heures, au bord du canal Saint-Martin, en plein Paris.

Je suis depuis de longues années lecteur de nombreuses revues halieutiques, mais jamais je n'y ai vu que l'on pêchait au lancer dans ce canal.

Pourtant ce jour-là, trois pêcheurs sportifs battaient l'eau, épinette télescopique au côté et sac au dos, de ce canal en dépit du vacarme des véhicules particuliers et des gros transports sillonnant les quais Valmy et Jemmapes, du passage intempestif des automobilistes franchissant les écluses, du remue-ménage qu'amène cette navigation et de la curiosité des gosses à Poulbot actuellement encore en vacances scolaires, qui comme Papa ou quelqu'un de leur entourage, pêchent au coup. Devant mon naïf étonnement et mon incrédulité donc je faisais part à l'un de ces pêcheurs sportifs, je me suis laissé dire par ce dernier, ce qui d'ailleurs me fut confirmé par un des "riverains" qui voulait paraître renseigné, qu'en effet on prenait du brochet et de la perche dans ce canal. Je m'empresse de vous dire que ce jour-là, au cours des trois quarts d'heure qu'a duré ma curiosité, j'ai vu prendre des feuilles mortes, un vieux morceau de torchon, un rouleau de fil de fer et un morceau de sac à ciment, mais de brochet... point! Ce qui eut pour résultat d'amener sur le visage de quelques sceptiques le sournois et moqueur petit sourire de ceux qui n'ont pas été touchés par la paternelle et bienheureuse main de saint Pierre, et qui ne connaissent ni notre passion ni les joies que nous procure notre sport.

Que l'on pêche l'écrevisse, ceci est moins surprenant; chaque année, ce crustacé décepeur infecte davantage nos pièces d'eau et je ne sais pas si leur pêche réglementée dans la région parisienne ne devrait pas plutôt être libre car la pêche de l'écrevisse par Maman, Fifi et Toto qui accompagne Papa à la pêche serait

les meilleurs destructeurs de cet indésirable gêneur sur les coups et, ce qui est plus grave encore, de ce dévoreur d'alcools.

Revenons à nos pêcheurs du canal St-Martin. Le pêcheur est vraiment un être astucieux; il est bricoleur né, bien rares sont les disciples de saint Pierre, jeunes ou vieilles mains, qui soient maladroits. Voici comment j'ai vu pêcher l'écrevisse. Un fil de cordonnet quelconque de cinq à six mètres de longueur, enroulé sur un plior fait d'une simple et mince planchette de bois et d'une... épingle de nourrice fixée au cordonnet par un noeud. L'épingle est ouverte, un nombre suffisant d'asticots sont embrochés sur cette épingle qui, refermée, est jetée à l'eau près des bords tout simplement. Le fil est réembobiné sur le plior jusqu'à tension convenable, l'épingle reposant sur le fond et le plior posé sur la berge de pierre et l'on... attend. J'ai vu opérer avec cinq de ces engins par l'un de ces pêcheurs; le dernier posé, il revenait vers le premier, se saisissait avec précaution et sans brusquerie du fil, le remontait doucement, alternativement d'une main puis de l'autre, une fois l'épingle en vue, si la vorace écrevisse était encore cramponnée à sa proie, il la cueillait avec son épuisette (petit format). Il vérifiait la vigueur des asticots, les renouvelait si besoin était et rejetait le tout à l'eau et passait à la suivante. J'ai été très amusé par le manège d'un gamin d'une douzaine d'années qui avait le fond de sa poche de culotte garni de trois petites planchettes, d'une bobine de gros fil noir (subtilisée sans doute dans la travailleuse de Maman) et d'une boîte métallique ayant contenu des pastilles contre le rhume. Il demandait aux pêcheurs à la ligne l'aumône d'une pincée d'asticots, amorçait ses épingles et pêchait le plus gravement du monde. Chose réconfortante, pas un pêcheur n'a refusé l'aumône. Que voulez-vous, entre disciples de saint Pierre, l'assistance... c'est sacré!

G. S.